

DE QUELQUES « CRUCIFIXIONS » DU SERMON SUR LA MONTAGNE

Vers une approche christoséquente de Mt 5-7

Perspectives anabaptistes

par Claude BAECHER et Michel UMMEL¹

La présente étude de Mt 5-7 se propose dans un premier temps d'aborder quelques approches du Sermon sur la Montagne² qui paraissent « crucifiantes », parce que, de notre point de vue, elles réduisent la force de son message éthique et la portée de sa mise en pratique. Dans un second temps, elle tentera de donner de ce texte matthéen une interprétation que l'on a appelée « christoséquente » : ceci en raison de la tradition, chère aux Anabaptistes, de la *Nachfolge Christi* (suivance ou séquence du Christ³), et du fait surtout de l'influence déterminante que le Sermon sur la Montagne devrait avoir dans le façonnement de l'identité des disciples du Christ. Finalement, nous considérerons l'enjeu de l'application⁴ d'une telle approche à la vie de disciple dans notre société en cette fin de siècle.

¹ Claude Baecher est professeur dans la section francophone de l'*Ecole Biblique Mennonite Européenne* du Bienenberg (Suisse). Michel Ummel accomplit actuellement un service volontaire avec l'*Organisation Mennonite Suisse de Secours* dans un des bidonvilles de Amadora (banlieue de Lisbonne, Portugal). Il enseigne également au *Seminário Evangélico de Teologia* (Presbytérien) de Lisbonne.

² Nous nous rallions sans entrer dans de plus amples explications à la note de la Traduction Œcuménique de la Bible concernant l'appellation de « Sermon » pour qualifier l'intervention de Jésus dans Matthieu 5-7: « Le sermon sur la montagne est présenté par Matthieu comme une didachè, enseignement qui suppose la proclamation antérieure du Royaume. » (T.O.B., 1988, note c, p. 2313).

³ Pour *Nachfolge*, suivance et séquence cf. note 53

⁴ Sans minimiser l'influence/apport de la recherche herméneutique* et exégétique* sur la praticabilité du Sermon sur la Montagne, nous pensons qu'à aucun moment le principe d'application de Matthieu 5-7 ne se trouve remis en cause. Nous

Il va sans dire, le lecteur s'en rendra rapidement compte, que cet article doit beaucoup au livre de Clarence Bauman *The Sermon on the Mount : The Modern Quest for its Meaning* moins connu, semble-t-il, dans l'Ancien Monde que dans le Nouveau⁵. Avec une rare pénétration et un parti-pris certain, son auteur retrace, de Tolstoï à Strecker⁶ l'histoire de l'interprétation de Mt 5-7.

I. DE QUELQUES « CRUCIFIXIONS » DU SERMON SUR LA MONTAGNE

Avant l'exposé de quelques « crucifixions » (réductions) du Sermon sur la Montagne, classées en différentes catégories, certaines remarques préalables s'imposent pour aider à mieux cerner l'intention et les limites de la démarche choisie.

Premièrement, l'établissement de catégories (ou « écoles ») pour parler des différentes approches de Mt 5-7 n'a rien de novateur⁷.

partageons la perspective de Robert Guelich à ce propos: « *Until this century the controlling issue for interpreting the Sermon was practicability. This issue still obtains in the so-called "homiletical" commentaries whose primary concern is application. But the impact of Gospel criticism has moved the focus to the historical, religious, and literary context of the Sermon and raised antecedent issues that greatly influence the question of practicability and, as we have seen, the question of applicability.* »

Guelich est aussi convaincu que malgré le manque de consensus relatif aux différentes analyses du Sermon sur la Montagne, le message de Matthieu 5-7 et son application aujourd'hui ne sont pas remis en question. (cf. R. Guelich, « Interpreting the Sermon on the Mount », *Interpretation*, Vol. XLI/2, Avril 1987, p. 130)

⁵ Par exemple, le livre de Bauman ne se trouve pas, à notre connaissance, dans les ouvrages recensés par la revue des *Etudes théologiques et religieuses* (ETR) ; il ne figure pas non plus dans la bibliographie consacrée au Sermon dans la plaine de F. Bovon alors que d'autres ouvrages figurant généralement en compagnie de l'étude de Bauman y sont mentionnés. (F. Bovon, *L'Evangile selon Saint Luc 1-9*, Genève, Labor et Fides, 1991, p. 282)

⁶ Clarence Bauman, *The Sermon on the Mount : The Modern Quest of Its Meaning*, Macon (Georgia), Mercer University Press, 1985, pp. 6 et 7. On trouvera dans ces pages une bibliographie commentée sur l'histoire de l'interprétation du Sermon sur la Montagne.

⁷ Dans l'océan de publications en relation avec le Sermon sur la Montagne, voici quelques références utiles pour notre perspective de travail. Les études suivantes opèrent une classification des interprétations de Matthieu 5-7: tout d'abord celle de Ed. Thurneysen, *Le Sermon sur la Montagne*, Genève: Labor et Fides, 1958, pp. 9-17. J. Jeremias, *Paroles de Jésus*, Paris: Editions du Cerf, 1969, pp. 17-29.

Cependant, le parti-pris de parler des interprétations qui semblent, de notre perspective, entraver le sens véritable de ce texte et sa mise en pratique, présente un intérêt et un enjeu que cet article s'efforcera de montrer.

Deuxièmement, le fait de traiter le Sermon sur la Montagne de façon macroscopique comporte des dangers notoires⁸. Le texte de Matthieu risque d'être noyé dans le conflit « idéologique » des approches ; en ne considérant que les reflets lumineux, on se hasarde à négliger la source qui les émet. On ne peut que réaffirmer l'importance, capitale, de la tâche exégétique même si elle ne trouve peu ou pas sa place dans notre cheminement⁹.

Troisièmement, les catégories envisagées (sans aucune prétention à quelque exhaustivité !) peuvent présenter certains traits artificiels. On ne peut réduire à une catégorie l'analyse d'un théologien ou encore les lignes directrices d'une église chrétienne. La réalité va contre ces monolithismes, mais ils ont l'avantage d'arrêter et d'organiser des

U. Berner, *Die Bergpredigt, Rezeption und Auslegung im 20. Jahrhundert*, Göttingen, Zürich: Vandenhöck & Ruprecht, 1979. G. Strecker, *Die Bergpredigt. Ein exegetischer Kommentar*, Göttingen: Vandenhöck & Ruprecht, 1984, 1985, pp. 13-23. U. Luz, *Das Evangelium nach Matthäus*, Zürich, Einsiedeln, Köln: Benziger ; Neukirchen-Vluyn : Neukirchener Verlag, 1985, notamment *Zur Auslegungsgeschichte der Bergpredigt*, pp. 191-197. J. Lambrecht, « *Eh bien ! Moi je vous dis* », *Le discours-programme de Jésus (Mt 5-7; Lc 6,20-49)*, Paris: Cerf (*Lectio Divina* n° 125, 1986, pp. 16-19). P. Lapide, *The Sermon on the Mount. Utopia or Program for Action ?*, Maryknoll, NY: Orbis Books, 1986, pp. 4-6. W. D. Davies and D.C. Allison Jr. « Reflections on the Sermon on the Mount », in *Scot. Journ. of Theol.*, Vol. 44, (3, 1991) pp. 283-309. Enfin, des revues qui ont consacré un numéro spécial sur le Sermon sur la Montagne et qui aident ainsi à faire le point sur certains aspects de la recherche concernant Matthieu 5-7: *Interpretation*, Vol. XLI/2, Avril 1987, *Lumière & Vie*, Tome XXXVI (183), sept. 1987, *Southwestern Journal of Theology*, 35 (1,1992) d'après la revue *New Testament Abstracts*, Vol. 37/1, 1993 pp. 24 et 25.

Pour la question de la praticabilité et de l'application du Sermon sur la Montagne, trop rarement abordée, les trois ouvrages suivants méritent d'être mentionnés : J. Miller, « La Voie Chrétienne » in *Les Cahiers de Christ-Seul*, n° 3-4, 5/1981, Montbéliard, J. Stott, *Matthieu 5-7, le Sermon sur la montagne*, Lausanne: P.B.U., 1987 et R. B. Gardner, *Matthew*, Scottdale Pennsylvania, Waterloo Ontario: Herald Press, 1991. (cf. aussi Lapide, *The Sermon on the Mount. Utopia or Program for Action ?*)

⁸ cf. Davies and Allison, « Reflections on the Sermon on the Mount », pp. 284-285.

⁹ Bauman rappelle cet impératif: « *May this history of interpretation serve the logic of inquiry as prelude to that more demanding exegetical task of examining the text itself to discern what it says before dealing with what it means.* » (Bauman, *Sermon on the Mount*, p. X.)

mouvements, des tendances. Le poids de l'Histoire a parfois aussi renforcé ce jeu des étiquettes et des grandes généralités. Les querelles qui ont fondé et situé les différences de doctrine entre, par exemple, les Catholiques, les Protestants et les Anabaptistes du XVI^e siècle, sont-elles encore les mêmes aujourd'hui ?¹⁰

Quatrièmement il est utile d'exposer quelques raisons premières qui poussent à parler de « crucifixions » pour traiter des approches qui réduisent le « sens plein » du Sermon sur la Montagne.

Bauman paraît avoir formulé une raison fondamentale qui conduit les lecteurs de Mt 5-7 à appréhender de façon « crucifiante » ce texte lorsqu'il affirme : « Toutes ces tentatives fort variées d'analyser, de caractériser, de « catégoriser », de critiquer et de moderniser le Sermon sur la Montagne semblent être invariablement motivées, consciemment ou inconsciemment, par le même souci de base : se redécouvrir en Jésus et ses paroles de façon à autoconfirmer son propre point de vue et à justifier à son tour ses propres intérêts et valeurs. L'arbitraire désillusionnement de l'interprétation théologique ne peut être transcendé que dans la mesure où nous discernons le sens du Sermon sur la Montagne dans son contexte juif d'origine, en permettant à Jésus de parler à notre temps de l'intérieur du sien. »¹¹

Une telle vision de l'interprétation de Mt 5-7 recherche dans ce texte des lignes normatives et incontournables qui doivent guider l'éthique et la morale du disciple du Christ. En fait, le lecteur du Sermon sur la Montagne doit se laisser interpellé et se remettre en question ; il doit laisser le texte parler d'abord et en tirer les conséquences. Les désirs, les intérêts immédiats ne doivent pas déterminer la lecture et la réception du texte afin de ne pas en limiter l'application.

¹⁰ « Il serait possible de montrer sur toute une série de points à quoi nous conduit la relecture des textes, faite souvent en commun avec les héritiers spirituels des adversaires visés au XVI^e siècle. Donnons quelques exemples. Les dialogues avec les mennonites et les baptistes ont réduit le différend à la question de la légitimité ou non du baptême des enfants (et de l'ecclesiologie* impliquée). Tout en considérant comme théologiquement légitime cette forme de baptême, les Eglises luthériennes savent aujourd'hui que pour des raisons pastorales et dans une société sécularisée, il n'est pas possible de baptiser les enfants dans toutes les situations, mais qu'il faut valoriser le baptême d'adultes. » M. Lienhard in *La Foi des Eglises Luthériennes, Confessions et Catéchismes*, Paris, Genève: Editions du Cerf et Editions Labor et Fides, 1991, p. 24. Prise au sérieux, « l'ecclesiologie impliquée » à laquelle l'auteur fait référence donnerait-elle lieu à une application plus conséquente du Sermon sur la Montagne ?

¹¹ Bauman, *Sermon on the Mount*, pp. 4-5.

Alors qu'en interprétant la loi divine dans le Sermon sur la Montagne, Jésus disait : « Pas seulement... mais même »¹², le disciple est tenté de limiter et d'amputer la portée originale des commandements par une interprétation qui correspond à une démarche du type : « Oui... mais seulement. »

Certains n'ont pas caché leur agacement face à tel ou tel passage biblique¹³ et parfois le texte biblique semble avoir été corrigé¹⁴.

Le disciple du Christ, comme les pharisiens et les païens, recherche une interprétation qui ne mette pas en péril ses propres intérêts, ceux de son « clan » ou de sa nation ; une interprétation arrangeante est recherchée à cause de peurs, de craintes, de doutes, de manques de confiance et de foi qu'il éprouve et qui souvent précèdent toute démarche herméneutique ou de compréhension. Son profit (Mt 19,16-22), sa « dureté » (Mt 19,1-9), sa soif de paraître (Mt 23,1-36) etc, limitent les commandements de Christ. Oui, à l'obéissance aux enseignements de Jésus, mais... ! C'est une telle attitude qui entraîne les drames que l'on connaît du fait que la justice et les commandements du Fils de Dieu se trouvent affaiblis et perdent ainsi leur teneur. Il est en effet plus aisé de chercher, consciemment ou inconsciemment, à conserver le *statu quo* en justifiant ce que l'on fait et ce que les autres font déjà ; l'important est le *résultat*, la quiétude et la tranquillité relatives aux dépens même de la justice, de la miséricorde et de la fidélité (Mt 23,23).

Le disciple chrétien, par son intérêt personnel, ses désirs, ses peurs « crucifie » les commandements du Christ. Cependant, on le verra dans ce qui suit, l'enseignement de Jésus a parfois été compris davantage comme « crucifiant » que comme « crucifié ».

¹² Bauman, *Sermon on the Mount*, p. 417, note 2. Idée en fait de G. Bornkamm, *Qui est Jésus de Nazareth ?*, Paris: Seuil, 1973, p. 120.

¹³ Les réserves, par exemple de Luther à propos de l'épître de Jacques. Cf. F. Vouga, *L'Épître de Saint Jacques*, Genève: Labor et Fides, 1984, p. 33, note 1.

¹⁴ Cf. D. A. Black, « Jesus on Anger: The Text of Matthew 5:22a Revisited », in *Novum Testamentum*, XXX, 1 (1988) pp. 1-8. « *It is true that to accept εἰκῆ makes Jesus' words less harsh than the alternative construction* », p. 4. Dans le même ordre d'idée il faudrait se pencher avec attention sur les remarques faites par Léon Tolstoï dans son livre *Ma Religion* à propos notamment du jugement (Mt 7,1 et Lc 6,37, pp. 32 ss.), de la colère (Mt 5,21-26, pp. 76 ss.), du divorce et de la convoitise sexuelle (Mt 5,32, pp. 83 ss.) (Les numéros de page renvoient à L. Tolstoï, *Ma Religion*, 6^e édition précédée de la *Réponse au Saint Synode*, Paris, Librairie Fischbacher, 1898.)

Voici sans ordre notable six approches « crucifiantes » (réductrices) du Sermon sur la Montagne¹⁵.

1. Théorie du précepte impossible

Oui, mais seulement pour révéler mon impuissance et ma faiblesse.

Cette théorie dite de l'« orthodoxie luthérienne »¹⁶ prétend que les commandements de Jésus sont irréalisables. En effet, comment considérer les six antithèses de Mt 5,21-48, concernant le meurtre et la réconciliation, l'adultère et le scandale, la répudiation, le talion et l'amour des ennemis¹⁷ sinon comme un idéal inaccessible qui effraie le disciple du Christ en lui montrant sa petitesse, son insignifiance et sa condition de pécheur perdu ? C'est alors que va intervenir la Loi comme *praeparatio evangelica*¹⁸, comme « propédeutique » ou encore comme « pédagogie du salut » puisqu'elle révèle au disciple sa nature pécheresse ; par conséquent dans cette situation de faiblesse et de désespoir, l'homme ne peut que reconnaître, par la foi, les bienfaits de la grâce divine seule capable de changer son état de pécheur et de le sauver.

Bauman (répondant aux thèses de Stange), de même que Jeremias repousse cette approche du Sermon sur la Montagne parce qu'elle interprète « Jésus par Paul, au lieu de Paul par Jésus ». « C'est de l'exégèse paulinissante, c'est-à-dire tendancieuse.¹⁹ »

¹⁵ Les catégories proposées dans ce travail ne suivent pas une logique particulière si ce n'est celle d'exposer au mieux quelques facettes des aspects, à nos yeux, réducteurs et « crucifiants » des approches en question. Nous ne nous sommes intéressés qu'à la *description* des différents arguments pour former nos catégories. Nous intéresser à leur *nature* nous aurait conduits à créer une autre typologie. L'étude des théories de différents auteurs en relation à Matthieu 5-7, en nous référant à Bauman – qui parfois même ne recourt pas à la première source – comporte des risques. Cette lecture, au « cube » dans certains cas (Luther, Luther vu par X, Luther vu par X vu par Bauman), peut entraîner des distorsions du message initial. C'est un problème dont il faut tenir compte dans l'approche macroscopique qui est celle de Bauman et la nôtre.

A remarquer encore que ce dernier ne se réfère que trop peu (voire pas du tout) aux études sur Matthieu 5-7 parues dans le monde théologique francophone.

¹⁶ J. Jeremias, *Paroles de Jésus*, pp. 22-25.

¹⁷ Les références bibliques viennent, sans autres précisions, de la *TOB* (1988).

¹⁸ Bauman qualifie l'approche de Mt 5-7 de G. Kittel de *Praeparatio Evangelica* (*Sermon on the Mount*, pp. 187-196.)

¹⁹ J. Jeremias, *Paroles de Jésus*, p. 25 et Bauman, *SM*, p.185. A propos des relations entre la théologie de Paul et celle de Matthieu, certaines nuances sont apportées dans la seconde partie de l'article. (cf. point 4, « De quelques limites et dangers »)

Dans une telle approche de Mt 5-7, l'engagement/obéissance du disciple envers Dieu/Christ se trouve réduit à la foi en Dieu/Christ, au croire ? Est-ce suffisant ?

Si l'on considère par exemple le commandement de Jésus concernant l'amour des ennemis (Mt 5,43-48), une telle approche du Sermon sur la Montagne pourrait signifier que le but pour les disciples n'est pas d'aimer leurs ennemis, mais de reconnaître l'impossibilité de les aimer et par là, percevoir, par la foi, les bienfaits de la grâce de Dieu²⁰.

2. Interprétation spiritualisante

Oui, mais seulement pour illustrer des intentions louables.

Cependant dans ce débat classique entre l'apôtre et l'évangéliste sur la Loi et l'Évangile, les remarques de J. Zumstein sur le contexte de rédaction des textes pauliniens et matthéens nous paraissent éclairantes. « Pourquoi cet écart (entre Paul et Matthieu) ? Un premier élément à prendre en compte est le fait que Paul et Matthieu écrivent dans des contextes fort différents. Paul est un croyant de la première génération. [...] [Il] est donc un théologien missionnaire concentré sur la nouveauté et la spécificité de la foi chrétienne. L'Évangile sera le pivot falsifiant la Loi comme chemin du salut, puis la réhabilitant comme thème de l'éthique. Matthieu, en revanche, est un chrétien de la deuxième génération. L'identité chrétienne, développée et confessée dans une multitude de traditions, se dit devant l'Église constituée. Or le souci majeur du théologien de l'Église n'est pas la conversion à la foi, mais le devenir dans la foi. C'est dire que pour le théologien d'Église, l'importance de l'éthique croît – il s'agit de vivre la foi dans la durée – et, naturellement, dans un espace judéo-chrétien, cette croissance du souci éthique provoque une nouvelle réflexion sur la Loi. (J. Zumstein, « Loi et Évangile dans le témoignage de Matthieu », in Collectif : *Loi et Évangile*, Genève, Labor et Fides, 1981, pp. 48-49.)

²⁰ Pour chaque « crucifixion », réduction, nous essayerons de montrer ce que devient une des prescriptions du Sermon sur la Montagne, en l'occurrence Mt 5,43-48. Cet exercice est périlleux, car il avoisine la caricature. Ne faut-il pas parfois exagérer certains aspects des choses pour mieux en saisir le contenu et la portée ? On peut se demander si pour obéir aux commandements de Jésus et éviter de les caricaturer, il faut les appliquer littéralement. Avec Menno Simons (c. 1496-1561), nous posons cette question : « Dites-moi, comment un chrétien peut-il défendre d'après l'Écriture, la riposte, la rébellion, la guerre, les actes de violence, les meurtres, la torture, le vol, le pillage, la mise à sac et à feu de villes et la conquête de pays ? » (notre traduction) in Menno Simons, *The Complete Writings of Menno Simons, c. 1496-1561*, Scottdale, Pa, Herald Press, 1956, 1986^s, p. 555. D'autre part, y aurait-il des commandements qui valent moins que d'autres dans le contexte de Mt 5-7 ?

Wilhelm Herrmann est le principal représentant d'une théorie appelée « *Gesinnungsethik* » (éthique de l'intention) qui consiste à faire prévaloir les intentions sur les actes²¹. Il affirme que le Sermon sur la Montagne ne contient pas d'enseignements qui puissent trouver une application concrète dans le monde d'aujourd'hui²². L'idée de *Nachfolge Jesu* n'est pas non plus épargnée puisque pour lui, elle n'a rien à voir avec ce qu'entendait Jésus. La plus grave erreur d'interprétation des commandements du Sermon sur la Montagne est de les considérer comme des lois qui, dans chaque cas, sont censées être appliquées²³. Bauman réagit de manière assez directe à l'approche proposée par Herrmann. « Evidemment Jésus voulait une nouvelle obéissance, et non pas une nouvelle gnose ! Une intention vraie se manifeste elle-même par un comportement correct envers Dieu (par exemple, aumône, prière, jeûne) et envers le genre humain (par exemple, réconciliation avec son voisin, amour des ennemis). "Chaque arbre en effet se reconnaît au fruit qui lui est propre." (Lc 6,44) "Ceux qui *font* la volonté de Dieu vont entrer dans le Royaume." (Mt 7,21) "Et pourquoi m'appelez-vous « Seigneur, Seigneur ! » et ne *faites-vous* pas ce que je dis ?" (Lc 6,46). Herrmann ne nous a pas convaincu que Jésus ne voulait pas que ses commandements soient compris et appliqués littéralement. Qu'intellectuellement ou moralement nous ne voulions pas ou soyons incapables de suivre Jésus ne justifie pas que nous attribuions notre propre approche de la vie à l'intention [*Gesinnung*] de Jésus. »²⁴

En effet, on voit difficilement comment la Loi réaffirmée, « relue » et recentrée par Jésus – notamment en Mt 5,21-48 – n'en resterait qu'à un niveau d'intentions.

En relation à Mt 5,43-48, ce qui compte pour le disciple selon l'éthique de l'intention, c'est de tendre vers l'amour de ses ennemis ; qu'il y parvienne ou pas, cela est secondaire.

3. Interprétations eschatologiques*

Oui, mais seulement pour le temps de la fin dans lequel Jésus vivait.

Oui, mais seulement comme loi du Royaume des cieux.

Oui, mais seulement comme éthique futuriste.

²¹ Bauman, *SM*, pp. 37-51.

²² Bauman, *SM*, p. 39.

²³ Bauman, *SM*, p. 43.

²⁴ Bauman, *SM*, pp. 49-50.

La dimension eschatologique, par son caractère même d'exception, sert de refuge, idéal, pour différer l'enseignement du Christ contenu en Mt 5-7.

Le Sermon sur la Montagne est interprété par Johannes Weiss et Albert Schweitzer comme une « éthique de l'intérim »²⁵. Weiss écrit que « la "nouvelle moralité" que Jésus a proclamée n'était pas destinée au Royaume lui-même, [...] mais était censée indiquer les conditions pour y entrer. Dans la mesure où ses commandements n'étaient pas basés sur l'idéal d'une communauté humaine parfaite ni dérivés de normes éthiques universellement valides, ils étaient fondés sur la terrifiante gravité du moment où le plus grand événement de l'histoire était près d'arriver. »

La question de la *Nachfolge Christi* pose également problème à Weiss qui affirme que « nous ne sommes pas les contemporains des premiers disciples, et par conséquent nous ne sommes pas capables de prendre part à leur ascétisme et à leur obéissance. Le statut de disciple (discipulat) chrétien peut exister aujourd'hui seulement dans des conditions différentes sur le plan psychologique. Nous ne devrions pas permettre à notre piété de dégénérer en une pure et mécanique imitation du Christ. L'image de Jésus n'est plus normative. »²⁶ « A qui devons-nous aller, si nous ne pouvons pas suivre Jésus ? »²⁷ s'interroge Bauman face à l'interprétation de Weiss.

Schweitzer répond à cette question. Il affirme que « Jésus est pour nous un étranger et une énigme. Il fait autorité non pas pour notre savoir, mais seulement notre foi. Notre seul moyen d'approcher le mystère de son esprit est à travers Paul. Paul raisonnait : si Jésus est le porteur du Royaume, alors il n'y a aucune raison pour qu'il ne revienne pas tout de suite. »²⁸ Bauman rétorque qu'« il n'y a pas de raison de croire Paul quand on ne peut pas croire Jésus ! »²⁹

Pour sa part, Martin Dibelius voit dans le Sermon sur la Montagne un enseignement que l'on ne peut ni appliquer, ni pratiquer dans notre monde actuel ; les commandements de Jésus se rapportent au Royaume des cieux: « Les paroles et les actes de Jésus sont des signes du royaume de Dieu ; Jésus proclame la pure volonté de Dieu. »³⁰

L'eschatologie dispensationaliste « crucifiée » également la portée immédiate, *hic et nunc*, du Sermon sur la Montagne. Cette interprétation

²⁵ Jeremias, *Paroles de Jésus*, p. 25.

²⁶ Bauman, *SM*, pp. 102 et 108.

²⁷ Bauman, *SM*, p. 110.

²⁸ Bauman, *SM*, p. 126.

²⁹ Bauman, *SM*, p. 126.

³⁰ Bauman, *SM*, p. 242.

découpe l'histoire du peuple de Dieu en différentes périodes – dispensations – (sept, généralement) durant lesquelles Dieu s'est révélé de façon particulière³¹. Chafer prétend que « les enseignements du royaume n'ont pas été appliqués à l'homme à tous les âges ; non, bien plus, ils n'ont pas encore été appliqués à qui que ce soit. Puisqu'ils anticipent Satan lié, une terre purifiée, la restauration d'Israël, et le règne personnel du Roi, ils ne peuvent pas être appliqués jusqu'au moment fixé par Dieu où ces conditions, les accompagnant sur terre, auront été amenées à se réaliser. »³² Chafer montre que le Sermon sur la Montagne ne peut pas concerner les croyants durant la présente dispensation (dispensation de grâce), mais se rapporte seulement aux Juifs incroyants dans une dispensation à la fois précédant et suivant la Loi³³. Dans cette interprétation, le système – la grille des dispensations – semble prendre le pas sur le texte biblique. « En lisant les Evangiles, – tout comme Bauman – on n'a pas l'impression que Jésus a poussé ceux qu'il a appelés à repousser leur obéissance si longtemps. »³⁴ L'Eglise primitive déjà a compris que le Royaume avait été proclamé aux Gentils comme aux Juifs (Ac 28,28 et 31).

Aimer ses ennemis (Mt 5,43-48), dans ce cas, ne concernerait pas le disciple d'aujourd'hui mais celui du passé ou du futur.

4. Interprétations sélectives

Oui, mais seulement pour les parfaits.

Oui, mais seulement au niveau individuel.

Oui, mais seulement au niveau interpersonnel.

Une autre façon de diminuer la portée du Sermon sur la Montagne consiste à réduire en qualité comme en quantité le groupe auquel l'enseignement de Jésus s'adresse. Martin Dibelius reconnaît que « les commandements de Mt 5-7 ne peuvent pas s'appliquer à la vie quotidienne exception faite pour la vie monacale. »³⁵

³¹ Cf. article *Dispensationalism* p. 322, in W.A. Elwell (editor), *Evangelical Dictionary of Theology*, Grand Rapids (MI): Baker Book House, 1985 (3rd printing).

³² L. S. Chafer, *Systematic Theology*, Vol. 4 Dallas (TX): Dallas Seminary Press, 1948, p. 207.

³³ Bauman, *SM*, p. 127.

³⁴ C. Bauman, *Recovering Jesus Word and Way*, brochure reçue par les auteurs au printemps 1991, p. 240.

³⁵ Bauman, *SM*, p. 240.

Davies et Allison montrent que beaucoup de penseurs catholiques romains ont compris Mt 5,48³⁶ à la lumière de Mt 19,20-21³⁷. Cette vision crée deux sortes de croyants, les parfaits (moines, nonnes, ascètes, etc.) et les autres³⁸. La *Didachè* déjà induit l'idée de ces deux classes de croyants lorsqu'elle dit : « Veille à ce que nul ne te détourne de ce chemin de la Doctrine, car celui-là t'enseigne en dehors de Dieu. Si tu peux porter tout entier le joug du Seigneur, tu seras parfait ; sinon fais du moins ce qui est en ton pouvoir. »³⁹ Le texte matthéen, d'après Davies et Allison, n'est pas normatif pour envisager deux sortes de croyants⁴⁰ ; la même idée est appuyée dans l'ouvrage désormais classique de Davies, *The Setting of the Sermon on the Mount*⁴¹. Ainsi l'enseignement de Jésus et sa mise en pratique concernent chacun au même titre.

D'après Bauman, dans son approche du Sermon sur la Montagne, Baumgarten établit que « la *Bergpredigt* ne s'adresse pas à la multitude en tant que telle, mais à un petit cercle de disciples (cf. Mt 5,1-2). Les foules mentionnées en conclusion du Sermon sur la Montagne (Mt 7,28-29) n'entrent pas en considération comme auditeurs véritables mais en tant que décors d'arrière-plan dans la construction matthéenne. »⁴² Il prétend « que les déclarations de Jésus à propos du Royaume qui vient vont mettre fin à l'Etat, la société et la famille. »⁴³ Un jugement bien tranché est apporté par Bauman sur la démarche de Baumgarten : « Nous avons passé en revue le traité de Baumgarten de façon exhaustive non précisément parce qu'il mérite d'être entendu mais parce qu'en effet il a été largement et naïvement

³⁶ « Vous donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (*T.O.B.*)

³⁷ « Le jeune homme lui dit : « Tout cela je l'ai observé. Que me manque-t-il encore ? » Jésus lui dit : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Puis viens, suis-moi ! » (*T.O.B.*)

³⁸ Davies et Allison, « Reflections », p. 284.

³⁹ H. Hamman, *Naissance des Lettres Chrétiennes*, Paris: DDB, 1979, p. 115.

⁴⁰ Davies et Allison, « Reflections », p. 285.

⁴¹ W. D. Davies, *The Setting of the Sermon on the Mount*, London: Cambridge University Press, 1964, pp. 213-214.

⁴² Bauman, *SM*, p. 144. Cf. également l'approche de H. Windisch: « It [*The Sermon on the Mount*] is related to a man's neighbor, brother, enemy, and judge, but not to his fellow countryman, fellow citizen, superior, employer or governor. It is individualistic. Social and national considerations are beyond its horizon. » (Bauman, *SM*, p. 217.). Bornhäuser aussi soutient que le *Berglehre* ne s'applique qu'aux douze disciples. (Bauman, *SM*, p. 161).

⁴³ Bauman, *SM*, p. 144.

entendu malgré le fait que ses insuffisances sont si évidentes qu'il apparaît ni nécessaire, ni intéressant de les faire remarquer. »⁴⁴

Une autre manière encore de sélectionner le domaine d'application du Sermon sur la Montagne s'est révélée dans le calvinisme, ou peut-être chaque fois que l'Eglise s'est rapprochée par trop de l'Etat et du pouvoir politique. Les critiques de Calvin à propos de la Confession de Schleithem⁴⁵ gardent une actualité et une résonance certaine, mais « crucifiante » à notre avis quant au message de Mt 5-7. Richard Stauffer, dans une étude pointue, analyse et commente les critiques formulées par Zwingli et Calvin envers cette confession. Il expose ainsi le point de vue du Réformateur de Genève sur le quatrième article de ce document qui traite – entre autres – du refus d'utiliser « les armes diaboliques de la violence » : « Se fondant sur Romains 13/4, il [Calvin] relève que le “magistrat est ministre de Dieu, à nostre profit et en nostre faveur, pour réprimer et empêcher la violence des meschans”, et que, “pour ceste cause, le glaive luy est donné en main à fin de punir les maléfices” (p. 77). Mais le Réformateur de Genève n'en reste pas là. Il se fait encore l'avocat du droit de légitime défense des princes (montrant qu'après avoir épuisé tous les « moyens de paix », ceux-ci peuvent légitimement recourir aux armes pour repousser un envahisseur, cf. p. 78), l'avocat enfin du service militaire (soulignant que le chrétien doit s'en acquitter comme d'une « vocation sainte », à l'instar du « capitaine de bande » que fut le centenier Corneille, cf. p. 78). »⁴⁶

La raison d'Etat l'emporterait-elle sur les enseignements de Jésus ?
Le Sermon sur la Montagne ne s'appliquerait-il qu'à la sphère

⁴⁴ Bauman, *SM*, p. 150. Pour établir un tel jugement sur Baumgarten, Bauman s'appuie moins sur des arguments d'ordre exégétique que sur le contexte dans lequel le théologien allemand a écrit son livre *Bergpredigt und Kultur der Gegenwart*. A l'époque de l'armistice signé en novembre 1918, Baumgarten se pose cette question : « *Must we now unlearn our past and break our national ethos in favor of a conjoint humane and humanitarian commitment which evidently stands infinitely closer to the ethos of the Sermon on the Mount than the proud Bismarckian national spirit ?* » (Bauman, *SM*, p. 141).

⁴⁵ Cette confession de foi ou entente fraternelle entre les Anabaptistes de Suisse et du Sud de l'Allemagne a été rédigée en 1527, vraisemblablement par Michel Sattler. Cf. la traduction et le commentaire de ce document par Claude Baecher, *L'Affaire Sattler*, Méry-sur-Oise, Montbéliard: Editions Sator, Editions Mennonites, 1990.

⁴⁶ R. Stauffer, *Interprètes de la Bible, Etudes sur les Réformateurs du XVI^e Siècle*, Paris: Beauchesne, 1980, pp. 103-128. Les numéros de page dans la citation de Stauffer renvoient à la *Briève instruction pour armer tous bons fidèles contre les erreurs de la secte commune des anabaptistes*, cf. *Joannis Calvini opera quae supersunt omnia*, Vol. VII, Braunschweig, 1868, pp. 45-142.

inter-personnelle ne passant pas la rampe quand il s'agit du domaine inter-national ?⁴⁷ Le commandement de Jésus d'aimer ses ennemis (Mt 5,43-48) ne s'adresserait donc qu'à une certaine élite religieuse ou encore ne s'appliquerait qu'à certains types de relations.

5. Interprétation christologique*

Oui, mais seulement pour Jésus, à notre place.

Dans le premier chapitre de son livre, *Le Sermon sur la Montagne*, E. Thurneysen présente sa compréhension christologique de Mt 5-7 de la manière suivante : « Si Jésus seul et rien que lui est le vrai contenu de l'Évangile, il l'est aussi du Sermon sur la Montagne, puisque ce dernier est un fragment de l'Évangile centré sur Jésus. C'est dire que le Sermon sur la Montagne contient uniquement des paroles non seulement prononcées par lui, mais qui traitent exclusivement de sa personne. Dès lors, nous ne devons d'aucune manière le dissocier de ses paroles parce qu'il est, lui, leur vrai contenu. Il ne fait pas de doute que Matthieu ait compris ainsi le Sermon sur la Montagne. Là même où Jésus ne parle pas de sa personne,

⁴⁷ Voir à ce propos le chapitre intitulé « Romains 13 et la soumission aux autorités » pp. 176-194, de l'ouvrage de John Yoder, *Jésus et le Politique, la radicalité de la croix*, Lausanne: P.B.U., 1984. Yoder affirme que : « Le Nouveau Testament ne nous enseigne nulle part deux éthiques, l'obéissance au gouvernement d'une part, l'amour des ennemis d'autre part, entre lesquelles il faudrait choisir lorsqu'elles se contredisent. Il n'y a pas de dichotomie entre Rm 12 à 13 et Mt 5 à 7, dans la mesure où ces deux textes posent les principes d'une non-résistance active du croyant dans toutes ses relations, y compris dans le domaine social. L'un et l'autre invitent les disciples de Jésus à ne pas participer aux chassés-croisés des égoïsmes qui habitent la « vengeance » ou « justice » des hommes. Tous deux l'appellent à se soumettre au processus de l'histoire dans laquelle le glaive continue à être porté pour qu'un ordre minimum soit maintenu, mais sans confondre cette fonction avec son ministère propre de réconciliation. » p. 194. Le terme « ennemis » (Mt 5,44) ne désigne pas pour nous un type d'ennemis particuliers (ennemis publics, ennemis personnels, etc), mais n'importe quel type d'ennemi. Nous ne voulons pas « jouer au maître de la loi » et demander à Jésus : « Mais qui sont nos ennemis ? » Il aurait certainement une parabole aussi brillante que celle du « bon Samaritain » (Lc 10,25-37) pour nous répondre. Sur cette question des « ennemis » (Mt 5,44), R. A. Horsley a écrit un article fort intéressant, mais qui de notre point de vue « crucifie », parce qu'il est relativisé, le commandement de Jésus. (Cf. R.A. Horsley, « Ethics and Exegesis : « Love your Enemies » and the Doctrine of Non-Violence », in *Journal of the American Academy of Religion*, LIV/1 1986, pp. 3-31 (avec plus d'une quarantaine de références bibliographiques sur le sujet).

Matthieu ne le fait parler qu'afin de placer Jésus devant ses auditeurs. Nous serons donc avisés de lire à notre tour le Sermon sur la Montagne comme l'évangéliste veut incontestablement qu'il soit lu. Tel est le sens de ma première thèse : la compréhension christologique du Sermon sur la Montagne. »⁴⁸

Bauman de répondre : « L'interprétation christologique du Sermon sur la Montagne par Thurneysen accentue la vérité fondamentale que Christ avec son évangile se trouvent au centre crucial de son enseignement. Mais en faisant ainsi Thurneysen ignore le fait que Jésus était juif précisément dans son enseignement et que le Sermon sur la Montagne avec son insistance sur une obéissance radicale se trouve tout à fait dans la tradition éthique juive. Thurneysen dit qu'il a appris son approche de Luther et Calvin, qui à leur tour, la développèrent en polémique pour condamner d'un seul coup les Juifs, les Catholiques et les Anabaptistes. Même la plus noble défense de l'évangile peut dans son exagération devenir une forme de distorsion. »⁴⁹

De notre point de vue, la compréhension christologique du Sermon sur la Montagne telle que l'expose Thurneysen n'est plus celle d'un enseignement, mais bien d'une sorte d'automonologue qui confond à la fois le locuteur, le récepteur et le message en la personne de Jésus-Christ.

Le disciple ne peut ainsi pas vraiment aimer ses ennemis (Mt 5,43-48), car, de cela, seul Jésus est capable.

6. Interprétation historicisante

Oui, mais seulement au temps de Jésus

A vouloir à tout prix rechercher et découvrir le Jésus de l'Histoire et son enseignement, certains ont oublié l'importance du message du Sermon sur la Montagne pour la vie quotidienne du disciple d'aujourd'hui. Herrmann, Weiss, Schweitzer, Baumgarten, etc.⁵⁰ ont tous puisé aux sources de l'Histoire pour mieux comprendre qui était Jésus et la nature de son enseignement ; les fruits de leur quête ont déjà été exposés, ci-dessus, *Gesinnungsethik* pour Herrmann, *éthique de l'intérim* pour Weiss et Schweitzer, application seulement au niveau individuel pour Baumgarten. Ce type de recherche a été poussé à l'extrême par Bornhäuser qui n'essaie même plus d'établir un pont entre le sens que Mt 5-7 avait du temps de Jésus et la signification qu'il prend aujourd'hui.

⁴⁸ Ed. Thurneysen, *Le Sermon sur la Montagne*, Genève: Labor et Fides, 1958, p. 8.

⁴⁹ Bauman, *SM*, p. 285.

⁵⁰ Bauman, *SM*, pp. 37ss, pp. 95ss, pp. 111ss, pp. 139ss.

Bauman réagit ainsi : « La méthodologie historique elle-même fournit son propre éclaircissement ; c'est, comme Herrmann le dit, le gain de la critique historique, puisqu'elle nous affranchit de la douleur de n'avoir aucune parole de Jésus qui concerne les structures de nos valeurs modernes. En effet, cela implique que nous n'en avons pas réellement besoin. [...] Bornhäuser nous assure que l'enseignement de Jésus sur la Montagne ne nous était pas destiné et que par conséquent il n'a rien à nous dire. »⁵¹ Hans Windisch posant de façon très claire la différence à faire entre l'exégèse historique et l'interprétation théologique arrive pratiquement aux mêmes conclusions que celles de Bornhäuser. Il reconnaît que les limitations, les réductions, les « crucifixions » – pourrait-on même dire – appliquées à l'enseignement de Jésus ne font pas partie du Sermon sur la Montagne, mais sont imposées par ceux qui le critiquent et le commentent. « C'est nous qui ne considérons pas les paroles de Jésus comme règles et règlements ; ils exigent un accomplissement littéral. »⁵²

La rédaction de l'Évangile selon Matthieu, près d'un demi-siècle après les événements qu'il relate, ne montre-t-elle pas à quel point l'enseignement de Jésus avait pénétré les pratiques des premières communautés chrétiennes ?

Avec une telle démarche, on en reste à se demander si Jésus a réellement prononcé le commandement d'aimer ses ennemis (Mt 5,43-48) et si l'évangile de Matthieu nous rapporte vraiment les paroles du Christ.

II. VERS UNE APPROCHE CHRISTOSÉQUENTE

Avec une approche christoséquente⁵³ – qui marche à la suite du

⁵¹ Bauman, *SM*, p. 161.

⁵² Bauman, *SM*, p. 224.

⁵³ Il n'est pas opportun de retracer ici l'histoire du concept de *Nachfolge Christi*, « thème central de la théologie anabaptiste » (Cf. Baecher, *L'Affaire Sattler*, p. 63.) Cependant il faut relever les problèmes de traduction, en français, que ce terme occasionne. Il a été rendu, entre autres, par « suivance » du Christ (Baecher, *ibid*, p.38.), par « marche à la suite du Christ » (N. Blough, *Jésus-Christ aux Marges de la Réforme*, Paris: Desclée, 1992, p. 34.) ou encore par « obéissance » (D. Bonhöffer, *Le Prix de la Grâce*, Neuchâtel, Paris: Delachaux et Niestlé, 1967, p. 6, note 1). Le terme de *christoséquence*, séquence du Christ, prend sa source dans le verbe du latin classique *sequi* : « suivre, marcher à la suite de, ou avec ». Le texte de Mt 19, 21 traduit par Jérôme dit: « *et veni, sequere me.* » (Nestle, Aland, *Novum Testamentum Graece et Latine*, Editio vicesima secunda, p. 51.). Luther traduit par : « *und komm und folge mir nach !* » (*Die Bibel*, DBS, 1987, p. 27.).

Christ ou obéissante⁵⁴ – mise notamment en valeur par les Anabaptistes⁵⁵, se pose le problème de la « distance » entre le dire et le faire, la théorie et la pratique, la foi et les œuvres de la foi. On a écrit que les Anabaptistes n’avaient pas de « théologie explicite » et que « depuis l’Eglise des temps apostoliques* l’Anabaptisme est le seul exemple dans l’histoire de l’Eglise d’un christianisme existentiel [*existential Christianity*]. »⁵⁶ De nos jours on retrouve certaines traces de cette théologie par exemple dans ces questions : « Comment incarner au mieux l’Evangile dans notre temps ? » ou « Nos paroles et nos actes sont-ils complémentaires ? »⁵⁷

Pour mieux appréhender cette notion de christoséquence et ce qu’elle implique, nous considérerons d’abord les conclusions – et les éléments qui y conduisent – énoncées par Bauman dans sa quête de la signification du Sermon sur la Montagne. Ensuite, quelques compléments – historiques entre autres – seront apportés à ces conclusions, avant que finalement certaines interrogations et remises en cause ne leur donnent plus de relief en montrant les limites et les dangers.

1. Praticabilité du Sermon sur la Montagne

Dans sa conclusion, Bauman affirme « qu’il n’y a rien actuellement qui devrait ou pourrait nous empêcher de suivre Jésus sinon notre besoin instinctif de protéger la haute opinion que nous avons de nous-même, théologiquement ou d’une autre manière. Aussi longtemps que nous insistons sur ce « droit inaliénable », nous ne voyons dans le Sermon sur la Montagne que nos propres problèmes théologiques. Mais si nous nous décidons à poursuivre, avec une inconditionnelle franchise, le chemin qui s’ouvre à nous, nous entrons en contact avec la même source qui l’inspire [le Sermon sur la Montagne]. Au travers de l’Esprit nous sommes dotés, à l’horizon de notre être nouveau, d’une conscience identifiable à celle de Jésus. La Parole de Dieu, qui dans sa forme indicative et impérative nous appelle à l’imitation de Dieu en le suivant sur sa voie, ne peut pas être dissoute dans la subjectivité – flottant librement – de notre auto-compréhension. [...] En obéissant à l’appel de Dieu et en y répondant dans son amour qui constitue l’ensemble de la religion et de l’éthique, nous

⁵⁴ D. Bonhöffer, *Le Prix de la Grâce*, p. 6, note 1.

⁵⁵ « Anabaptistes » fait référence à la naissance du mouvement du même nom autour des années 1520 sans tenir compte de ses multiples facettes.

⁵⁶ R. Friedmann, *The Theology of Anabaptism*, Scottdale, (PA): Herald Press, 1973, p. 27.

⁵⁷ J. Baumann, « Quelle Mission ? » in *Perspective*, hebdomadaire des Eglises Mennonites Suisses, Bruegg, 28 février 1993.

réalisons, cependant, que Dieu nous laisse avec quelque chose de moins tangible, de moins discutable, de moins enseignable, et de moins vital que la Torah. [...] La vérité n'est pas une possession statique mais une inspiration dynamique. Entendre véritablement le Sermon sur la Montagne c'est être inspiré par l'esprit et la volonté de Jésus pour risquer notre propre chemin à la lumière du Sermon sur la Montagne. »⁵⁸

Avant d'en arriver à cette conclusion en faveur d'une christoséquence radicale, Bauman a situé les couples/pôles théologiques – bien connus – suivants: eschatologie et éthique, Jésus (Evangile) et la Loi⁵⁹.

2. Eschatologie et éthique

Il montre que le présent et le futur (l'éthique et l'eschatologie) sont liés et que cette « corrélation pour le disciple constitue la signification de sa foi et de sa vie. » L'enseignement de Jésus « est valide dans le contexte de la foi juive qui confirme son application dans le présent » et le quotidien sans ignorer l'espoir qu'il porte dans le futur. Ainsi le comportement du chrétien, son éthique et sa morale, *hic et nunc*, dans cette relation – imbriquée et paradoxale⁶⁰ – présent et futur, futur et présent n'est pas neutre, il doit prendre position, rechercher la volonté de Dieu. « Il ne suffit pas de me dire : « Seigneur, Seigneur ! » pour entrer dans le Royaume des cieux ; il faut faire la volonté de mon Père qui est aux cieux. » dit Jésus (Mt 7,21)⁶¹. Le Royaume de Dieu/des cieux est déjà à l'œuvre ; en acceptant cet état de fait et en obéissant à l'enseignement de Jésus, les Béatitudes (Mt 5,3-12) s'adressent déjà aux suivants du Christ, aujourd'hui⁶². Le disciple cependant ne peut que se préparer à l'ultime accomplissement du Règne de Dieu (Mt 26,29) dont il ne peut forcer l'arrivée (Mc 13,32-37).

⁵⁸ Bauman, *SM*, p. 423.

⁵⁹ Bauman, *SM*, pp. 369-396.

⁶⁰ G. Bornkamm, *Qui est Jésus de Nazareth ?*, Paris: Seuil, 1973, pp. 106ss décrit admirablement cette tension qui existe entre le futur et le présent en référence au Règne de Dieu.

⁶¹ Bauman, *SM*, pp. 381-382.

⁶² G. Bornkamm montre cette actualité du Royaume/Règne. Nous considérons comme Bornkamm l'emploi des termes « Royaume » et « Règne » indifféremment (Bornkamm, *Qui est Jésus de Nazareth ?*, p.75, note 1); ceci contre la distinction exclusive (utilisation du terme « Royaume » seulement dans un sens spatial) proposée dans la *T.O.B.*, p. 2309, note g.

3. Jésus et la Loi

A propos de la relation que Jésus entretient avec le Loi (Mt 5,17-20), Bauman expose une position bien tranchée qui s'inscrit totalement dans la ligne proposée par une interprétation christoséquente de Mt 5-7. Il affirme : « Les catégories mosaïques sont transcendées du fait que la Torah messianique reflète l'autorité personnelle du Messie, Seigneur (Mt 7,24,28), dont l'appel à la foi est immédiatement une invitation à la *Nachfolge Christi* et dont l'instruction dans la justice s'exerce dans l'*imitatio Christi*. Par conséquent, accomplir les commandements et « être parfait » signifient suivre Jésus (Mt 19,21). La perfection consiste dans le discipulat, et cela signifie obéir à la Loi comme elle a été interprétée par Jésus. »⁶³

4. La dimension ecclésiologique*

Avant d'examiner plus à fond les limites de l'approche christoséquente, il paraît nécessaire de considérer un aspect important dans ce contexte que Bauman n'a pas traité: le rôle déterminant joué par la communauté des croyants⁶⁴, *corps du Christ* plutôt que *corps des chrétiens*⁶⁵. En effet, les premiers Anabaptistes voyaient leurs relations avec Dieu (dimension verticale) et avec leurs frères et sœurs en Christ dans la communauté (dimension horizontale) comme indissociables ; ceci dans la perspective de suivre le Christ et de former ou d'essayer de former sur terre, un « noyau » (église visible) du Royaume de Dieu (1 Jn 1,3 et 1 P 2,9). L'exemple des apôtres est souvent une référence normative pour les Anabaptistes qui revendiquent une restitution de l'« Eglise primitive ». Il faudrait également mentionner ici l'idée et la vision d'une *Eglise souffrante* ou d'une *Eglise sous la croix* (Mt 10,16-25, Mt 16,24-28)⁶⁶.

Nous partageons cette approche christoséquente du Sermon sur la Montagne en restant toutefois attentifs aux remarques et critiques qui suivent.

⁶³ Bauman, *SM*, p. 384.

⁶⁴ G. R. Brunk III, dans son compte rendu de l'ouvrage de Bauman s'étonne que ce dernier n'ait pas – en tant que théologien mennonite – traité de la dimension ecclésiologique dans la mise en pratique du Sermon sur la Montagne. (*The Conrad Grebel Review*, 4,3, Fall 1986, p. 255.)

⁶⁵ Friedmann, *The Theology of Anabaptism*, p. 120.

⁶⁶ Friedmann, *The Theology of Anabaptism*, pp. 115ss. On peut se demander si une telle vision a engendré les persécutions où si ce sont les persécutions qui ont engendré une telle vision.

5. De quelques limites et dangers

Pour préciser encore davantage les contours de la christoséquence il vaut la peine de se pencher sur l'approche de Norman Kraus dans son livre *Jesus Christ our Lord, Christology from a Disciple Perspective*⁶⁷. Conscient de la schématisation qu'il opère, ce théologien mennonite passe en revue différentes explications de l'appropriation du salut par le disciple avant de donner sa propre approche : par la foi (appropriation intellectuelle), par une incorporation (approche mystique), par une imitation (approche morale) et finalement (proposition de Kraus) par solidarité (κοινωνία, Ph 3,7-14) avec le Christ (appropriation personnelle). Kraus expose les « états » de cette solidarité avec le Christ en parlant de repentance, de conversion (Rm 6,3ss, Ga 2,19-20), de réception de l'Esprit/esprit de Christ (1 Co 2,12-16), de pensée et d'action en accord avec Christ (Rm 12,1-2, Ga 5,25), d'adoption du style de vie de Christ (Mc 8,34, Mc 10,45) et de continuation de la mission de Jésus (Mt 28,19-20, Jn 14-17). En relation à cette dernière « solidarité avec Christ », nous n'allons pas si loin que l'auteur qui assigne au disciple une mission « qualitativement » semblable à celle du Christ⁶⁸. Nous préférons le concept de christoséquence qui empêche toute assimilation totale avec le Christ. Suivre implique une soumission authentique et entière à la volonté de celui qui a précédé ses disciples sur le chemin de la mort et de la résurrection ; le théologien mennonite Howard Charles disait : « Notre obéissance sera toujours imparfaite mais elle peut et doit être authentique et sérieuse. »

L'approche christoséquente que nous proposons présente plusieurs dangers, mais principalement celui de voir les disciples « travailler » pour leur salut. La peur d'un salut par grâce sans « conséquences visibles » et d'une « paulinisation » du Sermon sur la Montagne nous ont maintenu à distance précisément de ce terme fondamental du salut qu'est la grâce. Nous avons observé la même « angoisse » auprès de certains théologiens face à un salut qui impliquerait des conséquences « visibles » de la part du disciple de Christ⁶⁹.

⁶⁷ N. Kraus, *Jesus Christ our Lord, Christology from a Disciple's Perspective*, Scottdale: Herald Press, 1987, pp. 229-245.

⁶⁸ Nous posons la même question que C. J. Dyck : « [...]can we really say that Christ's mission (vocation) was qualitatively no different than that of his disciples and our own ? » in R. A. Kauffman editor, *A Disciple's Christology : Appraisals of Kraus's « Jesus Christ Our Lord »*, Occasional Papers n° 13, Elkhart, Indiana, Institute of Mennonite Studies, 1989, p. 48.

⁶⁹ J. Ansaldi, « Le Sermon sur la Montagne ou les tribulations d'un théologien protestant », in *Lumière & Vie*, Tome XXXVI, (183), 1987, pp. 67-84. Dans cet

Il serait bénéfique de considérer de beaucoup plus près les contributions de Daniel Marguerat et François Vouga respectivement sur le jugement et la Loi pour situer notre approche christoséquente.

Même si chez Vouga, on peut soupçonner une certaine lecture « pauliniste » de la tradition synoptique* en ce qui concerne la relation de Jésus et la Loi, il n'en demeure pas moins qu'il décrit la tension qui existe entre Loi et Evangile « sans totalement effacer la Loi » : « Dans quelle mesure l'équivalence faite entre la Loi et l'Evangile ne conduit-elle pas, comme dans les judéo-christianismes primitifs, au légalisme. I.e.: hors de la dialectique de la Loi et de l'Evangile, l'Evangile ne devient-il pas Loi ? En d'autres termes: seule la dialectique de la Loi et de l'Evangile permet à l'Evangile de rester l'Evangile. »⁷⁰

Marguerat parle de l'étude du premier évangile comme d'un *correctif salutaire* pour la tradition réformée, éduquée à l'école paulinienne. Il affirme également qu'il y a *complémentarité* entre Matthieu et Paul si l'on admet que la communauté à laquelle s'adresse l'impératif matthéen a déjà fait l'expérience de la grâce⁷¹. « *Sous peine d'être dénaturée, la revalorisation éthique qui anime le premier évangile doit être comprise sur le fond de cet accueil du salut.* »⁷²

Nous comprenons les dangers – danger par exemple de valoriser les œuvres – que comporte une approche christoséquente, mais comme le suggère Marguerat ou Jeremias, les auditeurs du Sermon sur la Montagne

article J. Ansaldi exprime sa « peur » devant ce texte matthéen « crucifiant », « dans la mesure où ils [beaucoup de théologiens protestants] se refusent à d'ingénieuses constructions humanisantes qui sont autant d'insultes à l'exégèse comme aux règles les plus élémentaires de la logique [...] Le Sermon sur la Montagne s'avère déjà pour moi, théologien réformé, le lieu d'une souffrance fructueuse; non qu'il me fasse douter de la pertinence de l'Evangile paulinien (au contraire il me la confirme, car plus je comprends Matthieu et plus je sais pourquoi je suis paulinien), mais il m'interdit d'y réduire à tout jamais la plénitude du Christ. » pp. 67, 68 et 77.

⁷⁰ F. Vouga, *Jésus et la Loi*, Genève: Labor et Fides, 1988, p. 323.

⁷¹ Les communautés chrétiennes auxquelles s'adresse Paul ne suivent-elles pas déjà l'impératif matthéen ?

⁷² D. Marguerat, *Le Jugement dans l'Evangile de Matthieu*, Genève: Labor et Fides, 1981, p. 51, pp. 229-230, (cf. aussi note 48, p. 229). Il faut mettre en relation cette approche avec celle de Jeremias, (*Paroles de Jésus*, p. 39, note 1) qui la doit en partie aux travaux de C. H. Dodd (*The Apostolic Preaching and its Developments*, Londres, 1936 et *Gospel and Law*, Cambridge, 1951). Jeremias voit dans le Sermon sur la Montagne une « didachè » précédée d'un « kérygme ». (Cf. aussi J. W. Miller, *La Voie Chrétienne*, in *Les Cahiers de Christ Seul*, Les Editions Mennonites, Montbéliard, n° 3-4, Mai 1981, p. 10, où le Sermon sur la Montagne est vu comme un catéchisme.)

n'ont-ils pas déjà reçu, par grâce, le salut ? L'enseignement de Jésus ne suit-il pas le don du salut en exposant les « séquences » et les conséquences d'un tel engagement ? Dans cette perspective et dans celle de la nouvelle alliance (He 9,15) la Loi et l'Évangile/la grâce n'auraient-ils pas dépassé la relation dialectique qui parfois semble les caractériser ?

L'anabaptisme en tentant de réduire cette dialectique (entre notamment Mt 5,17 et Rm 10,4) à la responsabilité du disciple telle que Jésus la présente (« Vous êtes le sel de la terre. [...] Vous êtes la lumière du monde. [...] tout homme qui entend les paroles que je viens de dire et les met en pratique... » Mt 5,13a,14a et 7,24) a subi l'hostilité que l'on connaît. La fin, le but, le terme, l'accomplissement⁷³ de la loi par le Christ signifient-ils son abolition ?

Les dangers suivants nous paraissent guetter plus directement notre approche christoséquente, christoséquence seulement...

a. ... entre nous

Premièrement il y a le risque d'un repli sur elle-même de la communauté des disciples, oublieuse de la mission et des responsabilités que le Christ a laissées à ceux qui voulaient le suivre; on assiste alors à une attitude de suffisance proche du mépris face aux commandements de Jésus, reflet d'un certain légalisme.

b. ... par nostalgie

Deuxièmement, une christoséquence/obéissance au Christ qui n'est pas authentiquement vécue et constamment actualisée peut rapidement se transformer en nostalgie. John Stott dit très justement que « l'enjeu n'est pas dans le fait de dire des choses agréables, respectueuses, orthodoxes ou enthousiastes* sur Jésus, ni de prendre connaissance de son enseignement en écoutant, méditant, étudiant et mémorisant sa Parole, mais le fait de faire ce qui est dit. Le Christ n'entend pas que sa seigneurie dans nos vies s'arrête à des mots ; il la conçoit comme une réalité à vivre. »⁷⁴

La Bible est un livre « dangereux » à lire et l'Église est une société « dangereuse » à rejoindre !

Il faut toutefois veiller – comme nous l'avons déjà mentionné – à ne pas tomber dans un activisme/légalisme aveugle déconnecté du message de l'Évangile et de l'inspiration de l'Esprit Saint.

⁷³ « La fin de la loi : le terme grec que nous traduisons par fin (telos) peut exprimer à la fois l'idée de but, de terme et d'accomplissement. » in *T.O.B.*, Rm 10,4, note v.

⁷⁴ J. Stott, *Matthieu 5-7, le Sermon sur la montagne*, Lausanne: P.B.U., 1987, p. 184.

Troisièmement, certains disciples pris par l'arrogance, le mépris et la révolte peuvent courir le risque de ne prendre à leur compte que la dimension provocatrice de l'enseignement de Jésus (à la manière des pharisiens, « ... pour se faire remarquer des hommes » Mt 23,5). Ce type d'application du Sermon sur la Montagne reste souvent sans lendemain.

III. ET PRATIQUEMENT...

Alors que l'éthique (quelle éthique ?) est en vogue et qu'elle pourrait être l'une des disciplines prépondérantes du début du XXI^e siècle⁷⁵, la morale s'est vue affublée du préfixe « post » (qui ne signifie pas cependant la désintégration de toute volonté morale !). Même si nous vivons dans une société où le « chaos organise »⁷⁶, il n'y a pas lieu de se lamenter – sans pour autant tomber dans un optimisme béat – mais plutôt de se comporter en disciple du Christ en connaissance et en conséquence de cause, *hic et nunc*.

Analyser la mise en pratique du Sermon sur la Montagne en corrélation avec ce que certains en ont écrit ou dit et la façon dont ils l'ont mis en pratique tourne au jugement indiscret et curieux. A quoi bon louer ou blâmer l'équation entre le dire et le faire chez M. Sattler, L. Tolstoï, A. Schweitzer ou autres D. Bonhöffer ? Est-ce à dire alors qu'il est impossible de tirer des enseignements concrets et pratiques de Mt 5-7 pour la vie quotidienne ? Certainement pas.

Le Sermon sur la Montagne même dans ses pics, mérite d'être gravi non pour atteindre le salut/Royaume – déjà reçu par grâce – mais pour suivre (incarner) les conséquences de la foi en Christ aux yeux du monde, pour les laisser à leur effet de sel et de lumière (Mt 5,13-16). Peu importe l'effort que l'on fait, si l'on refuse d'obéir (suivre) à Jésus, la saveur deviendra insipide et inutile, et la lumière blafarde.

Dans cette quête de l'identité chrétienne et du sens de la vie de disciple, la communauté des croyants joue un rôle important. C'est en son sein notamment que devrait naître et durer une véritable communauté de frères et sœurs en Christ, corps du Christ avec ses différents membres

⁷⁵ « [...] les débats du siècle à venir ne seront pas techniques, scientifiques ou politiques, ils seront éthiques. » (in *Objectif Science, World Media*, numéro hors série de *Libération*, décembre 1991, p. 3.).

⁷⁶ G. Lipovetsky, *Le Crépuscule du Devoir*, Paris: Gallimard, 1992, p. 15 (« sociétés postmoralistes ») et *passim*, p. 17 (« chaos organisateur »).

– dons – (1 Co 12,12-31) ; c'est en son sein notamment que devraient prendre forme et sens les commandements de Jésus.

En prenant position pour l'actualité et l'application du Sermon sur la Montagne pour aujourd'hui (pour tous les aujourd'hui), nous ne faisons qu'obéir à l'enseignement du Christ, aidé(e)s dans notre christoséquence par l'Esprit Saint.

La tâche herméneutique face à cette vision normative des commandements du Christ ne s'arrête pas, au contraire chaque réponse doit être adaptée aux situations nouvelles; toutefois, elle se trouve orientée. En fin de compte, quelle est la fonction de l'herméneutique biblique ? Là aussi, il est question d'éthique à notre époque, d'éthique de l'interprétation⁷⁷. En fait, n'appartient-il pas à chaque génération de chrétiens de s'approprier et d'incarner l'enseignement de Jésus ? Ben Ollenburger explique le rôle fondamental que devrait jouer la communauté des chrétiens dans l'interprétation du texte biblique: « [...] des « méthodes » nous disent seulement ce que le texte dit et ce qu'il pourrait signifier. C'est la tâche de l'assemblée, non du prêtre ou de l'érudit, de discerner la forme du royaume et le modèle d'obéissance quand nous prenons garde à l'appel du Christ. »⁷⁸

Mais ce beau programme (défi) « simple » et « concret »⁷⁹ est altéré, défiguré, « crucifié » par les hommes pécheurs que nous sommes, hier comme aujourd'hui, habiles à transformer, lents à croire et prompts à renoncer.

⁷⁷ S. Fowl, « The Ethics of Interpretation or What's Left Over After the Elimination of Meaning », in *SBL*, 1988, Seminar Paper, pp. 69-81, et E. Schüssler Fiorenza, « The Ethics of Biblical Interpretation: Decentering Biblical Scholarship », in *JBL*, 107/1, 1988, pp. 3-17.

⁷⁸ B. C. Ollenburger, *The Hermeneutics of Obedience, Reflections on Anabaptist Hermeneutics*, Elkhart (IN), Institute of Mennonite Studies, 1984, p. 59.

⁷⁹ Aimer ses ennemis (Mt 5,43-48) par exemple, est-ce si simple, si concret ? Certainement pas. Mais la guerre, la violence, la famine, le chômage ne constituent-ils pas des excuses faciles pour dire que les enseignements du Sermon sur la Montagne sont difficiles à suivre et abstraits ? L'application inconditionnelle et sans limites des commandements du Christ (notamment Mt 5,17-48) constitue un défi que le disciple et la communauté chrétienne se doivent de relever. R. B. Gardner montre une voie possible pour cette application : « Etre un peuple de paix qui prend au sérieux les paroles de Jésus, c'est mettre en question cette « loi » (*loi du talion*) et ouvrir une autre voie. Là où la sagesse traditionnelle affirme qu'il doit y avoir des gagnants et des perdants, une église qui pratique la paix recherche des solutions négociées qui respectent la dignité de chaque partie. Là où la sagesse traditionnelle met l'accent sur la punition et l'humiliation des malfaiteurs, une église qui pratique la paix recherche des moyens pour restaurer les relations qui ont été rompues entre les agresseurs et les victimes. Là où la sagesse traditionnelle

Nous nous souvenons en écoutant le Sermon sur la Montagne à la fois de la parabole des ouvriers de la onzième heure et de celle des talents (Mt 20,1-16 et Mt 25,14-30), même si souvent nous avons sur le bout de la langue cette question déjà entendue quelque part : « Mais que dois-je faire ? » (Mt 19,16)

« ... à Dieu tout est possible. » (Mt 19,26).

prône que la révolution violente est le seul moyen pour rompre les liens de l'oppression, une église qui pratique la paix s'engage à manifester symboliquement pour créer une ouverture à un changement non-violent. » in R. B. Gardner, *Matthew*, Scottdale, Pennsylvania, Waterloo, Ontario: Herald Press, 1991, p. 114.